

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS

2 Rue Brochant

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE.

MODES

On revient, dit-on, aux modes plates, et l'on nous affirme que l'automne verra nos costumes dégagés de cette quantité énorme d'étoffe drapée. Le fait est qu'on ne pourrait augmenter le pouffonnage et le développement des paniers, sous peine de faire de la femme une masse informe de chiffons. Mais quelle transition nous amènera au costume plat? Voilà une question à laquelle il nous est impossible de répondre maintenant. En attendant que les formes de la femme soient bien dessinées, on les dissimule dans des façons Henri II qui ne dégagent que la taille. On fait des jupes rondes un peu tendues, avec des paniers extravagants qui enveloppent les hanches; la taille sort de là si fluette et si mince, que l'on craint au moindre mouvement un peu vif de la voir se briser. Aux jeunes femmes élancées cette façon originale va bien; elle est possible pour l'été, où le pardessus est abandonné. Quant aux femmes un peu fortes, elles ne doivent pas prétendre à s'habiller ainsi, il y a pour elles des formes charmantes qui valent bien celle-ci.

Le costume Henri II que madame de S. a fait faire à la Scabieuse est le mieux réussi que nous ayons vu.



Costume de Casino en tulle et dentelle.
Modèle de madame Hubler, 30, rue de Clichy.

L'étoffe, un beau foulard Scabieuse, est parsemée de paillettes inégales. Une jupe en foulard, largement plissée, posée sur un dessous de taffetas, fait un peu ballon; au bas, une bande de velours Scabieuse, et, sur le lé de devant, un petit tablier fait de trois volants brodés en batiste écrue, posés en cintre. Cette garniture se répète sous la pointe du dos du corsage, lequel a, sur les côtés, une très longue basque drapée en panier bouffant; un poulx semble continuer les paniers. Toute la partie de côté comprise entre les pointes du dos et du devant est donc très développée; sous la poitrine, une pièce en velours sans boutons apparents; collerette en broderie, la manche joliment ornée de broderie. Les draperies, dit-on, jouissent de leur dernier succès, on leur fait les honneurs des toilettes simples et habillées; elles sont si diversement chiffonnées, qu'à l'exception de quelques façons dans

le genre de celle que nous venons de décrire, il est difficile de dire que telle ou telle manière est plus à la mode que l'autre; elle peut être plus nouvelle, sans pour cela être plus à la mode.

Le linon écrue se porte beaucoup, et se garnit de velours et de tulle-dentelle — un tulle brodé en reprise

d'un beau et large dessin—jupe en linon, posée sur un dessous en taffetas et garnie autour d'une haute dentelle; tunique tombante, appliquée d'une bande de velours grenat. Au corsage un bouffant-chemisette, un col et une ceinture en velours qui passe sous la pointe et se noue de côté. La manche, demi-longue, est joliment garnie de velours.

La Scabieuse a fait encore quelques charmants costumes de plage. Un en lainage myrte uni et broché de chimères rouges. Jupe myrte couvrant un dessous en taffetas, et garnie à plat d'une haute bande de chimères; la tunique gracieusement relevée des côtés et constellée de petites chimères, le corsage à ceinture avec boucle, a une chemisette en dentelle rouge.

Un autre est en foulard de coton Scabieuse. Sur une jupe de taffetas est monté un haut plissé appliqué, dans le bas, d'une bande brodée. Cette jupe, enveloppée par le drapé d'une jolie polonaise, est froncée à l'encolure, croisée devant et arrêtée sous un flot de ruban; d'autres flots sont jetés à travers les plis du relevé. Nous avons demandé à madame Marguerie le prix de ce costume, il nous a paru raisonnable : 175 fr.

Une robe de grande toilette que l'on verra aux courses de Deauville, portée par la plus charmante des comtesses, est en satin vert bouteille uni et broché de belles tulipes. Jupe longue en satin uni avec un tablier en satin broché de tulipes; sur les côtés s'ouvrent sur un fond tulipe, deux pans-habit en satin vert bouteille, et dans le haut un *vertugadin* très bouffant entoure la taille jusqu'à la ceinture. La taille s'élance mince, flexible et dégagée, dans un corsage très tendu en satin uni, sans garniture. Sur la manche arrêtée au-dessous du coude, une tulipe. Le chapeau qui accompagne cette ravissante robe est en paille myrte, à bord droit avançant sur le front, avec des tulipes jetées par branches dans une draperie de velours vert bouteille. Nos compliments à madame Marguerie pour cette robe si bien réussie. Deux chapeaux de demi-deuil, forme Henri II, sont en paille grise, le bord tendu en velours gris avec un haut biais entourant la calotte; à l'un, sur le devant, une touffe de plumes grises, à l'autre des ailes grises sortent en éventail d'une boucle de velours. Un fichu de deuil en dentelle perlée, accuse une pointe à l'encolure du dos; devant, les longs pans carrés, terminés par un plissé en dentelle, sont coupés à la hauteur de la poitrine par un rabat en dentelle noire.

Les fantaisies de la Scabieuse, 10, rue de la Paix, sont d'un goût comme il faut; collerettes, chemisettes, fichus, cols, ont des formes gracieuses ornées de nœuds et de coquillés chiffonnés avec une grâce charmante, ce sont des enjolivements pour les costumes simples, qui ont besoin, selon les circonstances, d'être un peu *élégantisés*.

Quel luxe dans les accessoires de la toilette! Celui de la chaussure est extrême; non seulement les souliers sont coquets, mais les bas doivent être d'une grande finesse, même ceux portés en négligé. Les mille raies sont gentilles et aussi les jetés de fleurettes. Un bas en fil d'Écosse écru, brodé d'un envollement d'hirondelles est tout à fait joli, d'autres en soie sont à jours avec des pois brodés en relief; d'autres encore sont à colonnes de jours et fines baguettes brodées au cordonnet; ceux unis ont les coins brodés. Les

petits souliers découverts à nœuds-cocarde ou papillon sont portés avec ces bas coquets et charmants; pour la plage et les excursions, le soulier lacé ou boutonné de côté avec le bas le fil d'Écosse uni et de couleur foncée, assortie autant que possible à la couleur du costume; le bas tranchant rouge, violet, bleu pâle, grenat se porte avec le costume de batiste ou de voile crème, écru, gris.

Il ne nous est pas possible de désigner une forme de chapeau plus en vogue qu'une autre. Ce que la mode exige, c'est que vous soyez coiffée à l'air de votre visage, et le plus joliment garni et enlevé des chapeaux ne dira rien s'il ne coiffe pas bien. Cependant la forme canotier à bord droit et avançant devant, nous semble plaire, nous en avons déjà parlé, son succès s'affirme. Madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier, a un talent particulier pour donner à cette forme simple un cachet d'élégance exquise et ce qu'elle fait de chapeaux canotiers est prodigieux.

On quitte Paris pour les eaux, la mer, la Suisse, et l'on emporte des provisions d'élégance pour s'habiller simplement; c'est de la prévoyance, disent les femmes qui veulent s'excuser des énormes caisses qu'elles emportent; c'est du patriotisme, disent celles qui s'en vont à l'étranger : nous voulons affirmer la supériorité des modes et du goût français. On emporte donc plusieurs canotiers. Celui-ci n'a presque pas de bord derrière, une torsade en velours entoure le fond, et devant, des touffes de noisettes détachées de leur verte collerette, d'autres cachées dans leur enveloppe font une originale garniture. Une autre plus simple est faite d'un énorme chou de velours qui retient une haute jarretière. Les choux sont très à la mode, ils remplacent les flots de ruban dans le relevé des tuniques; on les pique en *dégringolade*, on les parsème, on en met à l'encolure, à la manche, à la taille; on en met sur les chapeaux de toute grandeur, petits comme des renoncules, développés comme des pivoines monstres.

Les chapeaux plus parés, toujours sans brides, dits *chapeaux ronds*, parce qu'ils sont tantôt à bord pointu, tantôt à bord croqué, reçoivent des quantités de fleurs que madame Boucherie masse avec une entente parfaite; elle sait donner un tour gracieux aux fleurs de ce bouquet posé sur le côté, comme attache d'une belle plume amazone; cet autre est mis en éventail sur des coques en velours; des herbes folles en retombent et frémissent au moindre souffle. Les pauvres oiseaux de toutes tailles prêtent leurs ailes à des arrangements tout à fait nouveaux que créent les doigts habiles de madame Boucherie. Le joli chapeau canotier simple est de prix raisonnable : 35 fr. Celui chargé de fruits, la grande élégance du moment, de 40 et 50 fr.

Nous avons oublié de dire que le chapeau *Caprice* de la gravure coloriée 4422 bis du 30 juin, est de madame Boucherie et qu'il a beaucoup de succès.

CORALIE L.

VELOUTINE FAY

Rue de la Paix, 9, Paris.

La Veloutine Fay est si connue que nous n'avons pas à



Falconer imp. Paris.

4424

Journal des Demoiselles

Modes de Paris. ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot 2.

Coiffures de *M^{lle} VIDAL, r. Richelieu 104* - Chapeaux de *M^{me} BOUCHERIE, r. du Vieux Colombier, 16.*

Veloutine *FAY, r. de la Paix 9* - Machines à Coudre de *H. VIGNERON, B. Sébastopol, 70.*

Éventails de la *M^{me} KEES, r. du 4 Septembre, 28.*

en faire l'éloge. Les personnes qui l'ont adoptée, et elles sont nombreuses, connaissent ses qualités rafraichissantes et hygiéniques. Il entre dans la composition de la Veloutine un peu de bismuth, et c'est à cela qu'elle doit en partie son action bienfaisante sur la peau, qu'elle entretient blanche et souple en la préservant des efflorescences et

des taches. La Veloutine, comme tous les bons produits, a des contrefaçons dont il se faut se garer. N'accepter comme véritable que les boîtes portant le cachet de l'inventeur. La Veloutine se prépare de trois manières : blanche, rose et légèrement teintée crème, nuance dite Rachel, et coûte 5 fr. la boîte avec houppe, 4 fr. sans houppe.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 1 et 3).

Costume de casino en tulle et dentelle. — Jupe en satin d'été, un bouillonné tombant dans le bas; elle est couverte par quatre volants de dentelle sur lesquels jouent de longues pendilles en jais. Une draperie-panier en tulle; derrière, du tulle et des dentelles massés en pouf se prolongent en lunette. Corsage en tulle-dentelle avec une basque garnie de trois rangs de dentelle, serrée à la taille par une ceinture en satin nouée de côté. Le grand décolleté carré reçoit une ruche au contour et une chemisette froncée à l'encolure, sous une grosse ruche. A l'entournure une petite dentelle dépasse la ruche.



Toilette de casino et de dîner. — Jupe en taffetas; au bas trois plissés en surah fraise écrasée; tablier en ottomane rosée, capitonné de perles assorties. Une tunique Louis XV en soie changeante croise sur la partie supérieure, se pince vers le milieu et dans le bas de trois plis plats, pour dégager le tablier, et se drape en pouf volumineux. Cette tunique descend jusqu'au troisième plissé du bas de la demi-traine. Corsage à longue pointe, ouvert sur un plastron froncé en ottomane rosée, cerné par un ornement plissé, qui forme col Médicis à l'encolure. Des plissés de dentelle à la manche arrêtée au coude, et draperie faisant tête.

Costume en ottomane rosée et soie changeante fraise écrasée et bronze, modèle de madame Turle.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4424

Costume en gaze-velours et voile fraise écrasée. — Jupe en gaze-velours avec sous-jupe en taffetas garnie d'un plissé en voile. Tunique princesse en voile, drapée devant de trois plis creux, et garnie au bord de bouclettes en ruban de velours; un nœud de côté près de la taille. Chemisette plissée en voile, perdue en pointe à la taille. Col en velours, cravate en tulle de soie piquée d'un bouquet de marguerites et de boutons d'or. A la manche demi-longue parement en velours et bouclettes tombant sur un plissé. — Bas de soie et souliers vernis. — Gants de Suède. — Chapeau en paille havane, la calotte entourée d'un velours arrêté par une touffe de boutons d'or et de pervenches.

Costume en satinette écru avec appliques de cham-pignons en satinette bleue, fixés par un point de chat-nette. — Jupe en satinette garnie d'un plissé sur lequel sont disposées, trois par trois, des bouclettes étagées. Deux grands volants couvrent la jupe; le premier, pour le tablier, a la tête piquée de choux en ruban de satin bleu. Tunique Watteau s'ouvrant en panier, et drapée de côté par un nœud à longs pans. Les lés de derrière tombent droit sous le pouf et forment des plis-tuyaux. — Bas de fil d'Écosse bleus; souliers vernis. — Gants Derby. — Chapeau en paille écru garni de belles plumes bleues. — En-cas en satinette bleu doublé de satinette écru.

CAUSERIE

EN FORÊT



PARIS a pris, depuis quelque temps déjà, sa maussade physionomie d'été; quittons-le, si vous le voulez bien, chères lectrices, et allons demander le repos, délicieux après les fatigues de l'hiver, à la nature, cette berceuse incomparable, qui verse le calme aux plus agités. Je ne vous emmènerai pas bien

loin aujourd'hui, — une heure par l'express, — et cependant vous pourrez vous croire à cent lieues de vos habitudes ordinaires, pour peu que vous consentiez à vous enfoncer avec moi sous ces hautes futaies, qui excitent l'admiration des étrangers, et que les Parisiens ne connaissent pas ou connaissent mal, ce qui est exactement la même chose.

Dans un wagon où nous nous trouvions, il y a quelque temps, vers midi, une jeune femme très élégante et son mari qui, cependant, n'avait pas l'air d'un sot, s'entredisaient : « Nous allons commencer par déjeuner à l'Aigle-Noir, puis nous visiterons le château, nous ferons un tour en forêt, et il sera facile de rentrer par le train de six heures. »

Cinq heures pour visiter le château : la cour ovale, celle du Cheval blanc, les chapelles, le jardin anglais, le parterre, l'étang, le parc, le jeu de paume, les chapelles, les galeries décorées par le Rosso et le Primatice, les Grands Appartements, ceux des Reines mères, du Pape, de Napoléon I^{er}, les salles du Conseil, du Trône, des Fêtes, etc.; la galerie de Diane, la bibliothèque, le salon des Tapisseries, l'escalier du Roi, que sais-je encore; les innombrables merveilles d'un château qu'aimèrent depuis Louis VII tous nos rois-chasseurs et que transforma François I^{er} avec l'aide des grands artistes qui formèrent l'école dite de Fontainebleau, — pour parcourir ensuite une forêt dont la contenance est de près de six cents hectares! Tout cela dans une courte après-midi!

Le jeune couple en question n'aura emporté sans doute de cette excursion à toute vitesse que le souvenir d'un déjeuner excellent et fort cher; beaucoup de gens, du reste, voyagent ainsi, ailleurs qu'à Fontainebleau. Ne les imitons pas. Choisissons un point spécial où nous nous attarderons, la vallée de la Solle, par exemple : l'autre jour, à travers l'immense colonnade des chênes énormes, patriarches du lieu, et des hêtres aux troncs argentés, passaient au galop de leurs montures, baignées de sueur, sans souci des obstacles, superbes d'entrain, une troupe d'officiers conduisant un *Rallye-paper*; et la longue file des voitures suivait à distance, contrainte à regret de se tenir sur

les routes tracées, ralliée par les hurrahs des chasseurs que la neige des petits papiers blancs, éparpillés au hasard, guidait dans leur élan vagabond.

Mais c'est encore la région mondaine, le champ de courses n'est pas assez loin; enfonçons-nous sous la voûte verte qui peu à peu devient silencieuse, sauf le concert des oiseaux; gagnons le labyrinthe des rochers qui, dans leur désordre pittoresque, font songer aux grands cataclysmes primitifs. Voilà la Gorge aux loups, belle, en effet à sa manière, comme le décor du *Freyschütz* qui porte ce nom. Marlotte est tout près, Marlotte célébrée par Murger, mais, hélas! un grand hôtel trop confortable tranche comme une anomalie sur la rusticité du lieu. La mare aux Fées, le long Rocher, les bords du Loing, d'une si délicieuse fraîcheur valent cependant qu'on s'y arrête; nous ferons halte aussi à Bois-le-Roi, à Samois où les beautés d'un paysage arrosé par la Seine, se joignent aux séductions de la forêt; nous pardonnerons au restaurant de Franchard en faveur de son cadre agreste : les bruyères commencent à fleurir sur les sables d'une aveuglante blancheur, les grès se couronnent de bouleaux échevelés; rendons justice encore aux sites abruptes et aux bouquets célèbres du Mont-Uissy; jetons un regard dans le cimetière d'Avon, vers la tombe de Monaldeschi, qui rappelle un si terrible drame d'amour et de vengeance. Nous nous garderons d'oublier ensuite les châteaux de Courances et de Fleury, nous nous intéresserons à la curieuse culture du raisin sur les coteaux de Thomery où les murs couverts d'espaliers dessinent de si curieux carrés géométriques, et au joli aspect gothique de Moret, pourvue de portes comme à l'époque où le Vert-galant allait y voir Jacqueline de Bueil, dont les restes reposent encore dans la belle église classée parmi les monuments historiques; mais tout cela n'est qu'un prélude aux beautés du Bas-Bréau, ce vestibule grandiose des gorges d'Apremont, qui inspirait naguère à M. Taine un si bel élan d'enthousiasme et des réflexions si charmantes :

« Ces grands arbres vous rendent grand, ce sont des héros heureux et calmes; on le deviendrait par contagion à leur aspect... Les bouleaux, les frênes et autres créatures délicates semblent des femmes pensives dont personne n'a entendu la pensée, une pensée timide et gracieuse qui arrive à demi effacée, avec le chuchotement et l'agitation de leurs fins rameaux. Il y a des douceurs et des coquetteries dans les creux ombragés, sur les lits de bruyères roses, dans les sentiers tortueux qui laissent voir un morceau de leur ruban... Toutes ces charmantes âmes osent parler dans le silence. Au-dessous quelle sérénité et quels rayonnements dans cet inextricable réseau de clartés entre-croisées qui habitent les dômes des chênes...

Tout souci s'en va auprès d'eux ; on fait comme eux, on se laisse vivre. »

Voulez-vous des profondeurs de verdure, des aspects de solitude vierge, un luxe de lianes courant d'un tronc à l'autre, la solitude fleurie et la tiédeur embaumée de la forêt où *Lackmé* va retrouver sa cabane en bambou ? Suivez à droite ces mille sentiers sinueux qui s'entre-croisent, à peine tracés, sur une étendue suffisante pour que vos jambes s'y fatiguent tout un jour, tandis que votre enthousiasme s'exaltera de plus en plus ; égarez-vous dans le labyrinthe ombreux qui entoure l'ancien Bouquet de l'Empereur, débaptisé bien entendu, mais aussi beau que jamais sous son nom de Briarée, qui convient à ce géant, impérial quand même, comme est royale toujours, dans une autre partie de la forêt, cette Tillaie tant vantée, où, sans souci des révolutions, Pharamond, maintes fois centenaire, vit en paix avec les deux chênes républicains Hoche et Marceau.

Préférez-vous les cimes, les blocs, les entassements de roches égrenées, les pentes abruptes, les vues sans limites sur la forêt ondoyante à vos pieds, comme un Océan houleux et sur la campagne aux teintes harmonieuses, semée de clochers çà et là, diaprée de champs en fleur, ici rouge de sainfoin, plus loin azurée de bluets ? Prenez à gauche, montez à la classique caverne des Brigands ou au camp de Chailly. Entre ces deux zones si différentes s'ouvre l'entrée du village de Barbizon, cette oasis des peintres.

Il y a un mois on était presque suffoqué en y entrant par la floraison quasi fantastique des grands acacias qui marquent la lisière de la forêt ; jamais parfum d'orangers ne fut plus capiteux ; maintenant il est remplacé par la senteur des roses qui grimpent à toutes les portes vous souriant et vous encensant au passage pour ainsi dire. On est tenté de chanter comme dans *Lalla-Roukh* :

C'est ici le pays des roses,

tant leur abondance est folle, tant leurs variétés sont innombrables.

Et quelles sont ces maisons enguirlandées ? Des chaumières pour la plupart, des maisonnettes de paysans, mais presque toutes flanquées d'un atelier : la chaumière de Jacque, la retraite modeste de Millet cachant ses volets verts sous les branches des grands sureaux qui atteignent ici des proportions forestières. Sur le banc de pierre, devant la porte, travaille ou lit une jeune fille brune dont la beauté sculpturale n'est que plus frappante sous la simplicité de ses vêtements. C'est la dernière des filles du grand peintre qui se fit l'interprète des scènes de la vie rustique et immortalisa le type, rencontré à chaque pas dans la longue rue du village, de la paysanne en camisole droite, coiffée d'un mouchoir qui cache tous les cheveux.

Presque en face, une demeure non moins humble abrite l'existence de la veuve de Barye, l'éminent sculpteur. Plus coquette, avec son charmant jardin, est la maison du peintre des moutons Ceremano, celle de Bodmer, héritier du talent paternel, et le chalet, entouré d'une véranda feuillue, qui appartient à Paris, l'un des vétérans de l'endroit. Nous voyons sortir de son atelier, suivi d'un terre-neuve gigantesque, Nae-gely, le peintre des genêts en fleur ; nous rencontrons

l'Anglais Maxwell, à qui les blés, étincelants de coquelicots, ont inspiré un chef-d'œuvre. L'ancien atelier de Théodore Rousseau est devenu le cercle de l'Exposition, où se tient toute l'année un *Salon* miniature. En ce moment on y organise une loterie en vue d'élever un monument commémoratif aux deux génies de l'endroit, Rousseau et Millet, à l'entrée de la forêt qui fut leur inspiratrice.

Les lots sont réunis : des porcelaines de Sèvres, envoyées par le Ministre des beaux-arts et des tableaux offerts par les nombreux artistes qui forment la colonie barbizonienne. Parmi ces derniers une petite toile ravissante de Hawkins, l'auteur d'une marine très pronée au dernier Salon, et intitulée *le Soir*. Cette fois il a rendu l'effet d'un champ de blé vert, ondoyant au soleil et sur le bord duquel se détache une figure féminine que nous reconnaissons pour l'avoir aperçue tout à l'heure, jouant au milieu du troupeau de chiens magnifiques qui prend ses ébats du matin au soir sur le pavé de Barbizon ; épagneuls, bulls, chiens de chasse, fox-terriers, griffons, etc., que le pinceau des Laffitte et des de Penne, s'est étudié à reproduire et qui portent chacun au collier, le nom d'un peintre plus ou moins connu.

Le petit modèle italien répondant au nom de *Rafaele*, figure dans presque tous les tableaux de Hawkins. C'est une Romaine de douze ans, qui suit les pas de son maître, comme jadis *Mignon*, ceux de *Wilhelm Meister*. Sa vie se passe dehors, sous l'accoutrement que la fantaisie du peintre lui impose à cette heure-là et qu'elle porte toujours avec la même aisance, la même noblesse de mouvements qui est un don naturel chez ceux de sa race.

Mais l'heure du dîner a sonné ; où irons-nous ? Aujourd'hui, si vous voulez, à la célèbre auberge de Ganne qui, si longtemps, eut l'ingénieuse idée de demander à ses pensionnaires plus ou moins besogneux, une esquisse, une ébauche, de sorte que sa maison est un véritable musée, revêtu du plafond au plancher, sur les armoires, sur les volets intérieurs, de compositions dont les auteurs sont parfois devenus célèbres.

L'auberge rivale, tenue par Siron, a suivi son exemple ; il y a là aussi, derrière la spirituelle enseigne, un peu déchirée par les intempéries, une exposition permanente, rivale de celle du Cercle, et dans la salle à manger, fréquentée surtout en ce moment par la colonie des peintres anglais et américains, une mosaïque de pochades charmantes en guise de papier de tenture.

Nous avons dit que les Américains étaient nombreux depuis quelques années à Barbizon. Vous les reconnaîtrez tout d'abord à leur haute stature développée par les exercices athlétiques, à la régularité des traits, à la tenue beaucoup plus froide et plus correcte que celle de nos artistes français et à l'excentricité en revanche des vestes, des guêtres, des coiffures, des coiffures surtout. L'un d'eux sous son feutre brun-rouge a l'air d'un cèpe géant, d'autres portent des bérêts impossibles, des bonnets multicolores. Tous, graves et laborieux, sortent dès l'aube pour travailler. N'est-ce pas un grand honneur fait à notre vieille forêt que cette invasion d'enfants du nouveau monde, blasés, croirait-on sur les « Grands Bois » ? Une école de paysagistes américains se forme sous ses ombrages.

(La suite à la page 8.)

N° 1. Jupou en surah bleu orné de dentelle écarlée.

Une dentelle en volant au bord du jupon. Au-dessus, un très haut volant en surah avec tête bouillonnée et six rangs de fronces dessous, le tout pris sur la hauteur du volant; dentelle au bas. Sur les lés de derrière s'étagent trois volants rehaussés de dentelle, qui forment tournure. Coques en ruban sur la coulisse qui serre l'ampleur, derrière.



N° 1. Jupou en surah bleu, orné de dentelle crème.

N° 2. Jupou en surah crème garni de dentelle crème.

Six volants en dentelle couvrent le jupon; ils sont soutenus par des plissés en surah crème, qui les dépassent de quelques centimètres. Pour tête au dernier volant de dentelle, un bouillonné à tête en surah crème.

N° 3. Costume en soie d'été à mille carreaux mousse, bronze, mais et brun-étrusque à reflets changeants.

Jupe en taffetas garnie de trois plissés et de deux bouillonnés tombants; tunique drapée irrégulièrement, à droite, de plis remontants, et relevée à gauche de plis ramassés qui découvrent les bouillonnés de la jupe; sur ces plis sont piqués des choux en ruban de satin bronze; un pouf chiffonné. Corsage à longue pointe avec plastron bronze et revers appliqués de dentelle; un ruché en satin au contour de la pointe. A la manche un parement et une dentelle dessus.



N° 4. Costume en soie changeante feu

N° 5. Manteau de voyage. Modèle de madame Turle, 9, rue de Clichy.



N° 3. Costume en soie d'été à mille carreaux mousse, bronze, mais et brun-étrusque, à reflets changeants.

Modèles de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

et grenat et jupe en gaze rose ancien.

Jupe en taffetas garnie, sur les côtés découverts, par la pointe-châle de la tunique, de plissés en gaze rose ancien; les quatre premiers font le tour de la jupe. Le tablier en soie changeante accuse une longue pointe qui descend jusqu'au bas de la jupe; le haut est drapé de quatre plis profonds. Une suite de bouclettes en ruban de satin grenat descend le long des côtés de la pointe-tablier; ces bouclettes partent d'un chou qui fixe le premier pli; d'autres choux sont inégalement posés sur les plissés. La tunique est pouffonnée. Corsage à longue pointe ouvert sur



N° 6. Chemise de nuit en surah crème ornée de dentelle.



N° 4. Costume en soie changeante feu et grenat et jupe en gaze rose ancien.

une chemisette en tulle-dentelle, sur laquelle se nouent des attaches en ruban de satin. Un chou piqué à l'encolure. Manche ornée de bouclettes en ruban et de dentelle.

N° 5. Manteau de voyage en drap léger myrte doublé de soie vieil or.

Les devants sont plissés à l'encolure; les plis arrêtés à la taille se perdent dans le bas, lequel, rejeté en revers, montre la doublure de satin; le dos est froncé par une coulisse intérieure. Une ceinture en ruban de satin myrte se noue de côté en longues coques à pans, sans serrer la taille. Un col montant rabattu en velours, un pare-

ment en velours à la manche Valois.

N° 6. Chemise de nuit en surah crème ornée de dentelle et de ruban bleu.

Encolure froncée; les fronces se prolongent en plis sur chaque devant. Double spirale de dentelle prenant à l'encolure sous un nœud en ruban de satin grenat. Ruban en ceinture. Manche froncée avec un volant et un ruban qui fait transparent sous un bouillonné et se noue de côté. Dentelle au bord de la chemise et à l'encolure.



N° 2. Jupou en surah crème garni de dentelle crème.

N° 7. Costume en taffetas et mousseline-laine gros bleu, brochée de rosaces cachemire.

Jupe en taffetas, plissée alternativement, pour le tablier, d'un large pli creux et de trois plis couchés; les lés de derrière plissés à la religieuse. Sur le pli creux qui forme le milieu du tablier s'échelonnent des nœuds en ruban de satin bleu. La tunique est en mousseline-laine, largement relevée en panier tombant et pouffonnée. Le corsage a une longue basque-panier qui suit le mouvement du panier de la tunique; le relevé se perd dans le pouf. Des fronces prises dans la couture de l'épaule, d'autres faites vers la taille, font dessiner au corsage un fichu un peu bouffant; une dentelle est cousue au bord intérieur. Manche Valois. Ceinture en ruban de satin montée à la couture du dessous du bras. Dentelle bleue autour de la tunique et de la basque du corsage.



N° 7. Costume en taffetas et mousseline-laine gros bleu, brochée de rosaces cachemire. De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

et les talents n'y manquent pas, grâce à l'inspiration française en somme. Aussi trouvons-nous odieuse la taxe que les États-Unis prétendent prélever sur nos tableaux importés. C'est du reste l'avis de presque tous ces jeunes Yankees très reconnaissants de l'hospitalité qu'on leur donne.

Nous ne prétendons pas dire que Barbizon soit le séjour du travail exclusivement : le plaisir s'y glisse aussi, un peu tapageur parfois. Dès le samedi, la diligence amène un monde mêlé, trop joyeux peut-être, qui ne s'en va guère que le lundi matin. Alors les chevaux et les parasols sont beaucoup plus clairsemés dans la forêt, où le frou-frou des jupes de soie se mêle au bourdonnement des moucherons, où les refrains des Variétés troublent le ramage plus innocent des fauvettes, mais ce n'est là qu'un accident passager, dont on ne s'aperçoit guère ; la forêt est grande,

les rencontres sont rares. A peine, en y errant du matin au soir, reçoit-on le salut d'un bûcheron ou d'un gamin, dénicheur d'oiseaux, ramasseur de giroles et de fraises. Les lézards frétilant sur les grès dressent la tête à votre approche, comme si vous étiez le premier être humain qu'ils eussent jamais vus, et, dans le grand silence, la chute d'une petite pomme de pin produit l'effet d'un grand bruit.

Grâce à ce silence et à cette solitude on s'élève insensiblement au-dessus de toutes les mesquines préoccupations de la vie mondaine ; il semble que le cercle enchanté, formé par la forêt autour de vous, ne livre passage qu'à de saines et vivifiantes impressions ; les nerfs se détendent, une sérénité incomparable se répand dans tout votre être. Je vous souhaite d'en faire l'épreuve, chères lectrices parisiennes.

T. B.

CLÉMENTINE DE LA FRESNAYE

(SUITE)



ES voyages étaient longs à cette époque, et quelques jours s'étaient écoulés lorsque la pauvre mère, frappée au milieu des plaisirs d'une ville d'eaux, chercha, de ses yeux rougis de larmes, la voiture qui devait l'attendre.

Un domestique en livrée bleu foncé s'avança respectueusement vers elle.

« Madame la vicomtesse de la Fresnaye?... »

— C'est moi... Comment est mon fils? »

Et le cœur de la pauvre femme battait à se briser.

« Monsieur le vicomte va beaucoup mieux, je l'ai vu il y a peu d'heures... Mademoiselle de la Fresnaye serait venue au-devant de madame la vicomtesse si elle avait su quel jour elle arrivait... Elle m'a déjà envoyé hier ici... »

Madame de la Fresnaye monta en voiture, et un instant après, les deux trotteurs l'entraînaient sur la route de Portzbihan.

Elle avait souffert des angoisses inexprimables pendant ce long voyage. Maintenant qu'elle allait revoir son fils, qu'on lui assurait qu'il était sauvé, en convalescence, la sécurité lui revenait, et son esprit, plus libre, se reportait sur cette parente inconnue qui l'avait appelée, et sur qui elle avait fondé tant de charnants et brillants espoirs. Elle avait lu et relu sa lettre jusqu'à la savoir par cœur, n'y voyant d'abord que le nom de son fils, les nouvelles de la santé de son fils. Maintenant, elle la déplia de nouveau et y chercha des indices et des présages pour l'avenir... C'était un désappointement. Le ton mesuré de la lettre, les termes dont

Clémentine s'était servie, l'annonce de son prochain départ, tout se réunissait pour éloigner jusqu'à l'idée d'un mariage. Il était même impossible de trouver dans ces lignes l'ombre d'un regret ou une trace de dépit. Évidemment, l'existence de Clémentine et celle d'Yves ne devaient avoir d'autre point de contact que l'amitié cordiale dont parlait la jeune fille.

Madame de la Fresnaye soupira, et, serrant la lettre dans son carnet, elle essaya de distraire son impatience en prêtant quelque attention au paysage.

Le cocher se retourna tout à coup, et, lui montrant la masse des bois et l'avenue, au carrefour des Trois-Croix :

« Les Fresnes », dit-il brièvement.

Et tout à coup, arrêtant vivement les chevaux :

« Mademoiselle » ! ajouta-t-il, tandis que le valet de pied sautait à bas de son siège pour ouvrir la portière.

Madame de la Fresnaye se pencha vivement et aperçut en effet sa cousine, qui sortait de l'avenue. Les vieux arbres aux troncs moussus formaient un cadre pittoresque à sa taille élevée et élégante. Elle portait une robe noire tout unie, et un chapeau de paille qui couvrait à demi son visage.

Elle s'avança vers la voiture d'un pas rapide et tranquille, à la fois, et, serrant la main que lui tendait madame de la Fresnaye, monta près d'elle.

« Comment vous remercier de ce que vous avez fait pour mon cher enfant ! dit la pauvre mère, fondant en larmes.

— J'avais, comme parente, un motif tout particulier de m'occuper de votre fils, répondit Clémentine avec un faible sourire ; mais en cette occasion, cependant,

mes soins ont été presque banals, car je les donnais à tout paysan qui les réclamait... D'ailleurs je ne suis pas la seule à l'avoir veillé... Ses amis du presbytère ont été parfaitement dévoués... »

Madame de la Fresnaye, qui regardait avidement la jeune fille, apercevait sous son chapeau un teint un peu pâle, une bouche ferme et un peu hautaine, et deux yeux bruns à l'expression tranquille.

« Parlons de vous ! dit-elle, l'attirant pour l'embrasser. Comme vous avez été courageuse de vous occuper des malades au moment où vous étiez vous-même si éprouvée !

— Il fallait m'arracher à moi-même, répondit Clémentine du même ton grave et contenu, où l'on n'aurait pas deviné une émotion profonde. Il est des souffrances qui dégénéreraient en désespoir si l'on n'appelait à son aide le secours d'en haut et l'exercice d'une œuvre active quelconque. »

Madame de la Fresnaye se sentait presque interdite devant cette tranquillité glaciale. Clémentine lui offrait, à elle aussi, cet intérêt irrésistible des caractères réservés.

« On nous conduit près de votre fils, reprit la jeune fille au bout d'un instant. Et ensuite ? Vous emmènerai-je aux Fresnes ?

— Vous êtes mille fois bonne, ma chère Clémentine ; mais j'aurai besoin de ne pas quitter mon fils des yeux pour me persuader qu'il est vivant, qu'il m'est conservé, que sa santé reviendra... Si peu confortable que soit l'auberge où il demeure, j'y trouverai une place, au moins pour les premiers jours... »

Elle hésita un instant, puis ajouta :

« Je m'étonne un peu que son ami ne l'ait pas pris au presbytère quand le pauvre enfant a été si malade. Après tout, ce n'est peut-être pas de sa faute ; les vieilles filles sont souvent égoïstes... »

Clémentine la regarda comme si elle ne comprenait pas le sens de ces paroles.

« Le presbytère, répondit-elle, était encombré de petits orphelins ou d'enfants dont les parents étaient malades... Mais je n'aime pas à entendre dire du mal des vieilles filles, ajouta-t-elle avec son sourire grave. Ne songez-vous pas que j'en suis une ?

— Vous ! s'écria madame de la Fresnaye, jeune, belle comme vous l'êtes, et certainement destinée à faire le bonheur d'un foyer ! »

Clémentine secoua la tête.

« Si je ne suis pas encore bien âgée, je n'en mène pas moins la vie indépendante et isolée des vieilles filles.

— Mais l'avenir est devant vous !

— Un avenir très simple et très borné... Il me semble que ma vocation est nettement dessinée... Mon caractère, mon éducation, mes goûts, les circonstances elles-mêmes m'inclinent vers le célibat. »

Elle vit quel désappointement se peignait sur le visage de madame de la Fresnaye, et elle ajouta doucement :

« Mais je ne le prêche pas aux autres... Savez-vous que je voudrais marier mon cousin ? »

Madame de la Fresnaye tressaillit.

« Ne parlons pas de cela, dit-elle d'une voix altérée. Vous êtes trop jeune et trop charmante pour ne songer qu'au bonheur d'autrui... »

Un silence régna entre elles. Le clocher et les maisons de Portzbihan apparaissaient maintenant à une petite distance, et madame de la Fresnaye sentait son cœur battre à l'idée de revoir son fils.

Clémentine lui indiqua silencieusement la porte d'Yves, puis, laissant la mère et le fils, elle alla s'agenouiller sur la tombe à peine fermée qui avait scellé dans ses profondeurs toute la joie, tout le repos de sa vie.

Il est superflu de décrire le *revoir* émouvant et joyeux d'Yves et de sa mère, les larmes, les baisers, les exclamations, les questions et les récits. Ce fut au bout d'un temps assez long que madame de la Fresnaye, pleurant à la fois de joie et de chagrin, car Yves était faible comme un enfant et terriblement changé, jeta un regard autour d'elle, et chercha à se rendre compte des soins dont son cher malade était l'objet.

Les murs de la chambre étaient simplement blanchis à la chaux ; mais divers objets tout à fait confortables étaient venus s'ajouter au mobilier très primitif de l'auberge. Des tapis, des sièges, des livres avaient été envoyés des Fresnes et du presbytère, et sur la table était posé un gros bouquet de roses d'une fraîcheur idéale.

Satisfaite et reconnaissante, la mère se tourna vers son fils. A demi étendu dans un fauteuil, aspirant avec délices l'air pur qui montait du jardin, il attachait sur elle des yeux où l'on sentait, avec une sorte de langueur, le bien-être ineffable de la convalescence.

Elle frémit de nouveau à l'idée qu'elle aurait pu le perdre.

« O mon enfant ! murmura-t-elle, le serrant sur sa poitrine, à quoi tient la vie ?

— A si peu de chose, répliqua-t-il avec un sourire grave, que je regarde maintenant comme de vains rêves les choses que je poursuivais jadis avec ardeur... J'ai pris en pitié l'ambition et la fortune. »

Madame de la Fresnaye le regarda avec effroi.

« Que veux-tu dire, Yves ?... Tu ne songes pas à...

— A quitter le monde ? Non, chère mère, rassurez-vous... Mais ma notion du bonheur est devenue très tranquille, très modeste... Ne me regardez pas ainsi, ajouta-t-il en riant ; je vous confierai plus tard tous mes secrets... Vous voulez voir votre fils heureux, je le sais, et quand j'aurai repris mes forces, nous causerons... comme jadis à Paris.

— Veux-tu donc enfin te marier ? s'écria-t-elle vivement. Hélas ! Clémentine ne semble pas décidée au sacrifice de son indépendance !

— Nous nous aimons très sincèrement comme cousins, chère mère, mais ni elle ni moi ne songeons à autre chose.

— Alors, que veux-tu dire ? »

La réponse fut un coup léger frappé à la porte. Clémentine parut d'abord, puis, dans l'ombre de l'escalier, madame de la Fresnaye aperçut un visage rose, encadré de cheveux brillants, et deux yeux bleus confiants et candides.

Clémentine vit d'un coup d'œil l'étonnement se peindre dans le regard de madame de la Fresnaye, et une rougeur juvénile envahir le visage encore pâle de son fils.

Elle prit la main de Marie-Anne d'un geste décidé,

et s'adressant à madame de la Fresnaye d'une voix claire et tranquille :

« Voici, dit-elle, l'autre garde-malade de mon cousin... Mon amie, mademoiselle Huel de Portzmoguer. »

Qui ne sait ce qu'on peut parfois ressentir de sentiments divers en l'espace de quelques secondes ?

D'abord déroutée par ce nom, madame de la Fresnaye comprit presque immédiatement tout ce qui s'était passé dans le cœur de son fils. Il y avait trop de candeur et de tranquillité sur les traits de Marie-Anne pour qu'on pût la soupçonner de coquetterie, et les grands yeux d'Yves, cernés par la maladie, étaient si éloquents qu'elle ne se sentit pas le courage de lui en vouloir de sa réserve et de son silence.

Elle soupira en songeant qu'il aurait pu se faire aimer de Clémentine, mais elle tendit la main à Marie-Anne et demanda à embrasser l'aimable garde de son fils...

XXVI

Lettre de M. d'Aglaure à l'abbé Huel.

Lausanne, 10 août 18. .

« Monsieur l'abbé,

» Votre lettre me parvient aujourd'hui seulement à Lausanne, où nous achevons l'été, madame d'Aglaure et moi.

» Elle nous a profondément émus. . Je croyais être irrémédiablement sceptique... J'avoue que la noble fille dont vous avez bien voulu être l'intermédiaire auprès de nous a ébranlé mes idées sur certaines questions, et que je ne puis qu'honorer une religion qui sait ainsi concilier les sentiments les plus délicats et l'honneur le plus rigoureux avec la tendresse touchante conservée à la mémoire d'un mort...

« Oui, cette famille Barnette s'est conduite jadis envers la nôtre d'une manière coupable. Le père avait la confiance du père de ma femme, et s'était chargé de veiller sur ses biens pendant l'émigration. Loin de remplir son mandat, il s'est rendu acquéreur, à vil prix, de ces domaines, confisqués par la nation. Plus tard, il a refusé de s'en défaire au profit de la famille dépouillée, quoiqu'on lui offrit une somme plus forte même que les assignats qu'il avait déboursés... Le fils a connu l'origine de la fortune dont il a hérité... Le mépris public nous a vengés, et dans notre pays on n'a pas été peu surpris d'apprendre que la fille d'un homme taré s'alliait à un honorable gentilhomme breton...

» Je me hâte d'ajouter que nous n'avons jamais soupçonné le comte de la Fresnaye d'avoir connu la réputation de son beau-père. Ce sont de vieilles histoires; l'argent lave beaucoup de souillures aux yeux du monde, les victimes seules se souviennent.

» Bien que nous n'ayons pu nous résoudre à répondre aux avances que nous a faites mademoiselle de la Fresnaye, nous la tenions déjà pour une femme noble et charmante. Nous regrettons, pour notre part, que la découverte d'une tache dans sa famille maternelle soit venue l'affliger et l'humilier. Qu'elle se rassure toute-

fois; l'oubli, je le répète, s'est fait autour de cette vieille histoire, et le nom qu'elle porte est resté pur du soupçon de complicité.

» Quant à la réparation qu'elle a soif d'accomplir, dites-lui que, du fond du cœur, ma femme et moi l'en tenons quitte à notre égard. Les vieilles terres patri-moniales qui ont été enlevées à mon beau-père ne sont plus en sa possession et ne sauraient être rachetées. Quant à l'argent, nous n'avons pas d'enfants, et nous sommes beaucoup plus riches que ne le demandent nos besoins.

» Nous refusons donc toute espèce de restitution qui, dans notre situation et après tant de temps écoulé, nous diminuerait à nos propres yeux. Que mademoiselle de la Fresnaye garde tout-entière une fortune dont elle fera le plus noble usage, nous n'en doutons pas.

» Veuillez ajouter, monsieur l'abbé, en lui faisant part de notre réponse, que la femme capable d'un acte aussi noble a droit à notre respect et à notre sympathie, que nous nous honorerons de lui serrer la main si les vicissitudes de la vie nous rapprochent un jour, et enfin, pour satisfaire son pieux désir, dites-lui encore que nous pardonnons de tout notre cœur à ceux qui ne sont plus.

» Veuillez, monsieur l'abbé, agréer mes sentiments respectueux et cordiaux, avec le meilleur souvenir de ma femme.

» CH. D'AGLAURE. »

Clémentine était seule dans le petit salon où s'étaient écoulées en partie les dernières années de M. Barnette. Elle avait exigé que le recteur lui communiquât la lettre de M. d'Aglaure, et elle la lisait pour la seconde fois, laissant couler ses larmes sans contrainte. Tout ce qui l'entourait rendait ses souffrances plus aiguës... Ce luxe fané, antique, qui avait été le luxe de la jeunesse de son aïeul, il l'avait acquis au prix de l'argent volé... Et ces portraits-là, c'était sa grand-mère, pâle et sérieuse, morte jeune... Le peuple avait peut-être ri de mépris en la voyant drapée dans ce cachemire et vêtue de satin... Puis sa mère, peinte dans ces années enfantines où l'on ignore le chagrin et le souci... Ah! Dieu lui avait fait la grâce de l'appeler à lui sans qu'elle connût la honte et le remords du bien mal acquis... Tout le poids de ce passé tombait sur elle seule... Cette tache ignorée, qui courbait sa fière énergie, détruisait toute sa paix, humiliait tous ses glorieux souvenirs...

« Ah! cher grand-père, murmurait-elle au milieu de ses larmes, pourquoi avez-vous vécu avec ce fardeau, pourquoi l'avez-vous laissé sur mes épaules, à moi qui reste seule pour en sentir l'horreur! »

Elle pleurait silencieusement, et pourtant il n'y avait en elle nulle amertume pour la mémoire du coupable. Il avait jadis conquis son cœur d'enfant par sa tendresse; rien ne pouvait le chasser de ce cœur, bien qu'il y eût fait inconsciemment la plus cruelle des blessures qui pussent l'atteindre...

Elle chérissait si ardemment cette âme que nulle autre pensée ne pouvait prévaloir désormais dans l'arrangement de sa vie. Elle avait offert de se dépouiller de sa fortune, demandant seulement comme une grâce que ce fût sans scandale. On refusait son offre, on la dispensait de la restitution; mais pouvait-elle échapper à ce devoir?... Son grand-père avait eu seule-

ment le temps d'implorer le pardon et de désirer la réparation... C'était à elle à expier pour lui, à satisfaire pour lui, à abréger pour lui le temps des épreuves de l'autre vie. Les d'Aglaure repoussaient ses richesses, — les pauvres ne les refuseraient point...

Et dans le silence de sa grande maison, de son château tout plein de souvenirs et de splendeurs, Clémentine commença à songer à sa vie de dépouillement...

Un pas léger dans la chambre voisine l'arracha à sa rêverie; on heurta doucement à la porte, et Marie-Anne parut, un peu hésitante, sur le seuil de la porte.

Les inquiétudes souffertes et les bonnes œuvres accomplies en commun les avaient rapprochées. Marie-Anne, tout en la craignant encore un peu, se sentait pénétrée d'une admiration enthousiaste pour le caractère si fortement trempé de Clémentine, et celle-ci était assez généreuse pour apprécier le charme qui mettait comme un sceau aux douces vertus de Marie-Anne.

« Est-ce que je vous dérange? demanda timidement la sœur du recteur.

— Non, vous m'enlevez à de tristes pensées... Venez vous asseoir près de moi... La course vous a-t-elle fatiguée? Vous êtes pâle, ce matin. »

Marie-Anne fit un effort pour parler, puis tout à coup, sans cause, fondit en larmes.

« Qu'avez-vous? s'écria Clémentine, la forçant doucement à la regarder. Est-ce que vous avez un chagrin?

— Non... ou du moins, ce n'est pas un vrai chagrin... Je suis folle, et vraiment honteuse...

— Ne soyez pas honteuse... Vous venez de beaucoup agir, de supporter de grandes fatigues... Votre

force nerveuse a été surexcitée, et il n'est pas étonnant que vous pleuriez, même sans cause... Mais qu'est-il arrivé? »

Elle caressait les cheveux de Marie-Anne avec une tendresse de jeune mère ou de sœur aînée, et la regardait avec une sorte d'inquiétude.

« Oh! ce n'est rien ou presque rien... Madame de la Fresnaye a refusé de dîner avec nous...

— Peut-être ne trouve-t-elle pas son fils assez bien rétabli?

— Ce n'est pas cela... Je suis sûre... oh! oui, certainement elle ne m'aime pas du tout...

— Enfant que vous êtes! Comment une pareille pensée peut-elle vous venir? A l'âge de madame de la Fresnaye, les sympathies sont moins spontanées qu'au vôtre...

— Mais moi j'avais tant de hâte de la connaître! Son fils m'avait montré son portrait, une miniature où elle était si belle, si imposante et si douce! Je souhaitais de la voir... Quand M. de la Fresnaye a été si malade, je pensais sans cesse à sa mère... Je ne pouvais m'empêcher de pleurer en songeant au chagrin horrible qu'elle aurait si... s'il venait à mourir... Je priais tant!... Même... ajouta-t-elle en rougissant, j'ai fait un vœu...

— Lequel? demanda doucement Clémentine.

— D'aller pieds nus, à la prochaine fête de sainte Anne, porter un cierge à la chapelle », répondit-elle à voix basse.

Un sourire mélancolique effleura les lèvres de Clémentine.

M. MARYAN.

(La fin au prochain numéro.)

MOTS HOMOPHONES



Je descends en dansant,
Je remonte en pleurant;
A ces deux traits, lecteur, tu dois me reconnaître.

— En moi l'on voit encore un être
Ignorant, maladroit et souvent vaniteux;
Savoir le supporter, c'est être vertueux.

— Des souverains, des ordres monastiques,
J'accompagnais jadis les actes authentiques

— Ici du loup, je garde une propriété,

— Ou, du mouton, je suis un jeu fort usité.

— Si je guéris les cœurs au rocher de Leucade,

On risque d'y laisser son corps en marmelade;
Le remède nous semble un peu trop violent:
Il vaut mieux vers le ciel diriger son élan.

— Enfin, je suis encore une sous-préfecture,
Où vont les Parisiens en villégiature:

Colbert, le duc du Maine y firent leur séjour;

Le bon duc de Penthièvre y tint aussi sa cour;

La piété vénère en ce lieu des reliques

De Mammès, saint martyr, et des plus héroïques;

Par un don spécial, pour prix de ses douleurs,

Il guérit bien des maux, et fait maintes faveurs.

Le mot du Logogriphe du 30 Juin est *Marcelle*, dans lequel on trouve : *Mare, Marcelle, Armelle, carme, carmel, celle, mère, âme, carême, marée, larme, merle, mer, lac, mare, rame, cale, malle, écale, amère, acre, lage, réclame, arme, mal, réel, calme et race.*

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4424, et le patron découpé d'un peignoir à ceinture coulisse, de la gravure coloriée 4422 bis, parue dans le numéro du 30 juin.



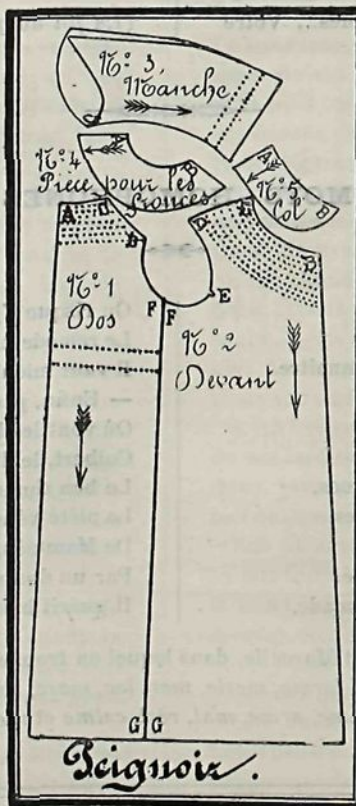
Costume en toile écossaise et toile bleue, pour fillette de treize ans et plus (devant et dos).
Modèle de madame Delerablée, 16, passage des Princes.

Costume en toile écossaise et toile bleue. — Jupe écossaise plissée de larges plis couchés, et tunique-princesse plissée au dos et croisée devant sur un gilet écossais; à la manche un parement écossais. Le relevé de la tunique dessine deux paniers tombants, pincés devant par un nœud à longues coques et à pans; derrière, là où s'arrêtent les plis, on chiffonne l'étoffe pour former comme une tête ruchée; puis on la drape en pouf. Un nœud sur le relevé de gauche, un nœud page à l'épaule.

Explication du patron découpé.

1, Dos. — 2, Devant. — 3, Manche dessus et dessous, celui-ci donné indépendant au patron découpé. — 4, Pièce intérieure à poser sur les fronces de l'encolure. — 5. Col.

Il faut pour ce peignoir trois mètres vingt-cinq centimètres de mouseline-laine en un mètre vingt centimètres de largeur.



Détail tracé du patron découpé.

Réunir le devant et le dos à la couture du dessous du bras et à celle de l'épaule. La forme est droite. Froncer l'encolure par onze rangs de fronces espacés d'un centimètre, et poser à l'envers la pièce n° 4, qui maintiendra les fronces. Monter le col rabattu en suivant les coches de raccord, lesquelles correspondent aux lettres du détail tracé. Poser à la taille et au dos, d'une couture à l'autre, un ruban pour la coulisse de la ceinture. Des lignes à la roulette indiquent la pose qui, cependant, dépend de la longueur de taille de la personne. A la manche, au-dessus de l'ourlet, mettre un ruban dans lequel on passera une coulisse en étroit ruban de satin, pour la serrer à volonté. Comme garniture, une dentelle au bas que l'on fait remonter sur chaque devant. Même dentelle à la manche. Des attaches en ruban étagées de l'encolure à la taille.